

HISTOIRE FANTASTIQUE

Le petit vieux à la canne

par Mme Josyane JOYCE ©

“Il fait bien beau aujourd'hui, impec!“, pense Sébastien en cheminant sur le boulevard Lascrosses. Au ciel azuréen, pas un seul nuage ni une traînée blanche. Rien. Cela fait un bon moment qu'il marche. Mais, il adore cela; il aime déambuler, nez au vent dans les rues de sa bonne ville de Toulouse. Il ne se presse pas, se laissant guider par les rues et les boulevards qui trouent la ville, sans se poser de question. Pourtant, il tape, lou souleilh d'oc, il vous en met plein les yeux de ses brillances violentes qui font vaciller l'air.

Sébastien joue avec les ombres et les lumières de la rue. Personne aux terrasses des cafés. Même pas quelque trouffion en goguette; les casernes sont plus haut, dans le boulevard. Ne pas penser que bientôt, lui aussi, aura le crane rasé et jouera au petit soldat dans une quelconque caserne de France qui ne sera pas ici, bien entendu. Il frémit en y pensant: Toulouse lui manque déjà!

Il avance et prends le temps de se remplir les yeux de tout ce qu'il voit; un vieil arbre, niché dans l'asphalte du trottoir et qui tente désespérément de s'en évader, montrant de grosses racines noueuses qui soulèvent le macadam par endroit et qui, si vous n'y prenez garde, vous tordra la cheville. Mais, comment lui reprocher à ce vieil arbre de vouloir se hisser droit dans le ciel, plus près des étoiles, plus près du soleil d'Occitanie, trouver la lumière et l'oxygène qui lui font défaut? Tant de voitures dans la Ville Rose et tellement de moteurs suintant et évacuant des gaz nauséabonds. C'est l'été, ils sont tous à la plage ces Toulousains pollueurs par défaut.

Une vieille guimbarde rouge et noire, rangée le long du trottoir, bien à l'ombre comme pour protéger sa peinture et qu'il appelle affectueusement “une Rosalie“, avec ses portières qui s'ouvrent à l'opposé des voitures modernes, avec ses lanternes hors la caisse, son marchepied et le clignotant qui se lève et s'abaisse... il regarde avec tendresse la vieille voiture courageuse qui lutte contre le destin fatal des choses mais qui briquée de bas en haut, brille au soleil d'été comme un sou neuf. On n'en voit plus trop et c'est bon de la contempler....

Une maison toulousaine, pratiquement en l'état. Une "Toulousaine" est une maison originellement sans étage. Elle est construite majoritairement en briques. Le faîte du toit est parallèle à la façade, il comporte deux pentes. Elle est symétrique le plus souvent, avec un couloir central et une ou deux fenêtres de part et d'autre. Les fenêtres qui encadrent la porte en sont très proches, les deux autres fenêtres se tiennent à distance. Au centre du couloir, courait autrefois une petite rigole creusée dans les larges tommettes carrées du sol. Ce ruisseau charriait les eaux usées de la maison vers le caniveau de la rue (avant que ne soit instauré partout le tout à l'égout). Toulouse est Ville Rose, les toulousaines couvertes de tuiles canal, les pourtours d'ouverture consolidés de briques rouges.

Il se souvient du poème appris en dernière année du certif, un poème de Sully Prudhomme, tellement beau et parlant à son cœur, qu'il en a retenu les strophes et le nom du poète.

Je n'aime pas les maisons neuves
Leur visage est indifférent
Les anciennes ont l'air de veuves
qui se souviennent en pleurant.

Sébastien avance en humant l'air chaud de l'été toulousain. Il porte sa ville en son cœur comme le font tous les amoureux d'une belle fille. Il l'a portée dans son âme parce qu'il sait qu'il est "chez lui". Dans son Pays Toulousain, dans son beau Pays de France. Il parvient à sentir, à travers les odeurs nauséuses du macadam chauffé à blanc, du diesel empuantissant, une ineffable odeur qui est celle de ses racines. Des racines familiales qui remontent à la nuit des temps, du temps des constructeurs des cathédrales, du temps des guerres de libération, du temps de l'Académie Française que le monde nous copie. Du temps de la Déclaration des Droits des Hommes et des Citoyens. D'un temps où les Français savaient quels étaient leurs devoirs et pas uniquement leurs vœux et leurs droits.

Du temps où les jeunes gens partaient à la guerre, la fleur au canon pour sauver la Mère Patrie. Quand il passe devant un Monument aux Morts, il s'arrête et pense à eux. Il s'incline et admire la gloire éternelle de ces héros qui l'ont défendue, cette Marianne aux seins nus, qui nourrit le peuple de France de sa Liberté, lui enseigne l'Égalité et de cette antériorité d'atavisme remontant bien avant les Gaulois et qui a "contaminé" ses descendants, en lui faisant rendre chéri à son âme, cette Fraternité, ces valeurs humaines que le monde entier nous envie. Tout comme sa culture gastronomique et surtout, ce plat de campagne, ce Cassoulet toulousain que sa grand-mère savait si bien préparer.... Un délice absolu dont la recette se transmet de génération en génération par les femmes, qui savent, elles, ce qu'est la tradition, les racines profondes du peuple de France dans laquelle se noie le peuple de France.

Au bout du boulevard se profile la statue d'Héraklès... Hercule, pour les ignares. Elle est splendide et très blanche sous le soleil d'été. Il suppose que s'il la touchait, elle lui brûlerait la main tant le soleil torride doit chauffer le marbre blanc. Il approche donc, près des allées de Barcelone, non loin du canal de Brienne. Cette sculpture, fut installée par un certain Paul Voivenel en 1925, en mémoire de tous les sportifs morts au combat. Ce monument aux morts est aussi dédié au rugbyman toulousain Alfred Mayssonné et présente une stèle de Boudelle en bronze, de ce sportif. Le monument dans son intégralité a été dessiné par Bourdelle en 1922. Majestueux et inoubliable.

Comme vous pouvez le constater, Sébastien est passionné par sa ville et il se renseigne le plus possible, c'est un visiteur "abonné" dit-il souvent, aux archives municipales de Toulouse. Il n'en a pas besoin pour des études quelconques, non, il aime se cultiver, voilà tout. Ce beau garçon brun, aux cheveux courts (mais coupe mode de 1965), de dix-neuf ans est, comme on dit par ici "une belle plante" d'un mètre quatre-vingt-cinq... il a de belles épaules larges et solides. Ses amis préfèrent le football, lui, c'est le rugby... allez le Stade!... comme tous les jeunes de son âge, il est en blue-jeans avec des clarks aux pieds. Sa chemise à grands carreaux rouges et blancs, avec liserés bleus "pète" un peu à la hauteur des boutons, tant son torse est musculeux et présente la force de la jeunesse... il ne fait pas d'altères, non, il est ainsi, bien bâti. Bien beau, le bougre! Il n'est pas étudiant, non. Il vient d'achever un CAP de charcutier. C'est un gourmand et un gourmet, normal qu'il ait pensé à cette profession, oubliée de nos jours. Il a trouvé facilement à se faire

embaucher par son maître de stage qui a bien repéré le sérieux et l'application de l'apprenti. Mais, déjà, dans sa tête se précise son projet d'ouvrir, un jour, son propre commerce.

Il a tourné à la place Héraklès et jamais fatigué, jamais rassasié des beautés de sa ville, le voici qui aborde le pont des Catalans qui survole la splendide Garonne, si large en son état toulousain et si belle et calme. Le soleil d'été fait danser des éclats de lumière sur l'eau tranquille. Il vous fait cligner des yeux devant la violence de ses traits. Sébastien observe ses rives, il se repait des belles maisons qui se mirent en elle. "Pour sûr, tout de même, pense-t-il notre Garonne est plus belle en ses rives depuis le Pont Neuf!". La chaleur se fait de plus en plus intense et l'air plus vibrant. Sur le pont, pas un brin d'air pour rafraîchir le passant. La lumière est violente et irrite ses yeux et ce d'autant qu'on ne sait quel curieux ou obscur fonctionnaire a fait recouvrir les trottoirs du pont d'un revêtement fait d'une sorte de mica, extrêmement brillant sous la lumière d'été.

Sa sœur déteste passer sur ce pont car, non seulement ce mica brillant est éblouissant au soleil, mais il devient aussi mou que de la pâte à modeler sous la chaleur de l'été. Et les talons des coquettes s'y enfoncent, aspirant les talonnettes que l'on doit changer en permanence en priant le cordonnier d'aller vite pour ne pas être privée de ses chaussures préférées. Elles sont souvent préférées car les jeunes filles de 1965 n'ont guère les moyens d'avoir plus de deux paires de chaussures dans l'armoire.

Sébastien baisse la tête de temps à autre: il y a vraiment trop de lumière qui le blesse. Mais, impossible de rester longtemps ainsi; il veut tout voir. Il a besoin de voir que la Garonne n'est pas la même au printemps; qu'elle change en automne et est totalement différente en hiver. Lui seul devine les changements imperceptibles dans le courant de l'onde calme. C'est une question d'atmosphère pense-t-il. Il y a peu de monde sur ce pont. Le trottoir en parallèle est totalement vide... Il voit, cependant la silhouette d'une personne à l'horizon et qui marche petit à petit à son encontre. Il pense que c'est une personne âgée car ce dernier avance, s'aidant d'une canne. C'est un homme c'est sûr. Trop peu de femmes sont en pantalon, cela ne se fait pas...

Plus les deux hommes se rapprochent et, malgré le clignement des yeux irrités par le soleil, et plus Sébastien détermine des détails de l'homme qui vient. Il semble âgé car il a les cheveux blancs. Pas poivre, non. Entièrement sel. Il ne porte pas de casquette ou de béret basque comme le font les vieux de chez nous. "Avec cette chaleur torride", il peut bien s'en passer", estime Sébastien. Lentement, il s'approche, son portrait s'affine: il est vêtu d'un pantalon marron en velours qui tirebouchonne sur de souliers montants, noirs; il porte une chemise blanche cachée par un gilet noir, style gilet de barman. Mais, c'est un gilet de laine. Le jeune homme se souvient que son pépé qui, lui aussi, en plein cagnas portait des gilets de laine.

Curieux comme à son habitude, le jeune homme tient sa tête bien droite et son regard et franc et sans détour. Ils sont presque au moment de se croiser. Le visage de l'homme est ridé et comme dessiné au couteau tant ses arêtes sont vives; il n'a guère une peau tombante et molle comme ont souvent les vieux.... Pourtant, il semble avoir plus de soixante-dix ans. L'ensemble du visage est régulier, presque carré et le "fait" plus jeune qu'il n'y paraît, tandis que ses yeux vifs et inquisiteurs sont d'un bleu acier qui vous transpercent net; des yeux qui ont vu des tas de paysages, des tas de pays divers, la guerre peut-être.... D'autres guerres encore. L'expression est amène. Il sourit même en approchant de Sébastien et, lui aussi, le regarde dans les yeux. Le jeune homme entend

le cliquetis de la canne sur le macadam du trottoir de ce fameux Pont des Catalans. Tic... Tic... Tic... presque un bruit joyeux.

Ils arrivent chacun à la hauteur de l'autre et le jeune homme fait un signe de tête, genre "bonjour monsieur". Le vieux, soudain, s'arrête deux secondes et dit: "Regarder les charmes de Toulouse, c'est bien. Regarder où l'on est, c'est mieux". Et il s'éloigne, là, comme cela. Sans un regard. Sans plus rien dire. Une main sur la canne une peu noueuse, l'autre dans le dos, marchant sans peine, sans hâte excessive, mais un peu courbé.

Sébastien est éberlué: quoi? Il se retourne et ne voit que le dos du vieux qui s'éloigne paisiblement, comme si de rien n'était. Le jeune homme n'ose se lancer à sa poursuite pour obtenir plus de renseignements. En ce temps-là, on respecte les anciens. Il reprend sa déambulation d'un pas plus rapide. Il tente de comprendre le sens de cette phrase. Et n'en trouve point l'explication. Pourtant, ce vieux-là n'a pas l'air d'avoir perdu la tête? Mais, alors, quoi? Il cogite vainement.

Le voilà au bout du pont, il doit traverser pour rejoindre le trottoir dans face car il veut poursuivre par les allées Charles de Fitte; la rue est très roulante. On dirait que toutes les automobiles restées à Toulouse durant la chaleur écrasante de l'été veulent, à tous prix, passer là, devant lui. Il s'arrête au bord du trottoir mais, il ne se préoccupe guère des véhicules qui passent les uns derrière les autres, à bonne vitesse, ma foi.

Il est tout à sa pensée, cette phrase intrigante énoncée par le vieux et tente vainement de comprendre; il lève, sans y penser sa jambe et va poser le pied sur la route afin de traverser la rue quand, soudain, de l'autre côté de la rue, en face sur le trottoir, il y a le vieux qui le regarde. Oui, c'est le même: même attitude, mêmes vêtements, même canne à la main droite comme l'autre, sur le pont. Même regard et, s'il était plus proche, Sébastien verrait sans nul doute la même couleur des yeux du vieux. Enfin s'il le pouvait, à travers l'irritation de ses propres yeux, un peu brûlés par le soleil et qui lui font la vision un peu floue tant le soleil le peine.

Sébastien, fort surpris vous vous en doutez, voit ce vieux, là, et la scène va se dérouler en un éclair, plus vite que je ne saurais la décrire: dans le même laps de temps, pendant qu'il fait le geste de poser un pied dans la rue, afin de traverser perdu dans ses pensées à trouver l'explication de la phrase du vieux croisé sur le pont, voir ce vieux, là encore, le même, le fait sursauter et se jeter en arrière de surprise. Dans le même espace de temps si court et si fugace, un énorme autobus le frôle dangereusement et poursuit sa route à vive vitesse.

Il a failli périr sous ses roues! Le bus passe en un éclair blanc, environné de diesel malodorant et chaud tandis que Sébastien, stupéfait et interdit, ne voit plus le vieux (le double exact de l'autre) sur le trottoir d'en face.

Le jeune homme se retourne très vite et balaie de ses yeux irrités mais avec insistance le pont des Catalans, se disant à raison que l'autre vieux ne marchant pas si vite que cela, il devait encore l'apercevoir. Rien. Personne sur le pont. Les deux trottoirs sont vides.

Comme est vide le trottoir qui borde la rue, d'un côté et de l'autre. Pas un seul passant. Il est le seul promeneur de cette après-midi à braver cette grande chaleur estivale.